

44040

FE 674  
ADNIN

Université Catholique de Louvain  
DEPARTEMENT DE CRIMINOLOGIE ET DE DROIT PENAL  
ECOLE DE CRIMINOLOGIE

Document de travail

N°10

Note introductive aux travaux du séminaire  
sur le terrorisme.  
(1ère partie)  
par  
Christian DEBUYST

- 1986 -

UNIVERSITÉ CATH. DE LOUVAIN  
FACULTÉ DE DROIT  
BIBLIOTHÈQUE

Collège Thomas More, Place Montesquieu, 2 - 1348 - Louvain-la-Neuve.

870 87 849 4032

NOTE INTRODUCTIVE AUX TRAVAUX DE SEMINAIRE SUR LE TERRORISME  
=====

Il nous paraît utile, avant de s'engager dans une analyse plus concrète des mouvements terroristes, de préciser un cadre théorique à partir duquel le terrorisme est susceptible de prendre sens. Il ne nous paraît pas nécessaire au départ, de donner une définition des différentes formes que celui-ci pourrait prendre. Une référence à la littérature existante serait suffisante et de toute manière, nous préférons atteindre une définition des différents types de terrorisme à partir d'une analyse plus générale. Celle-ci ne pourra être menée que progressivement et par détours.

Dans cette note introductive, nous chercherons à le faire à partir de trois points :

- 1.- Le terrorisme comme utopie
- 2.- Le terrorisme comme organisation
- 3.- Le terrorisme comme mode particulier de relation avec la société dite "globale".

Chacun de ces trois points sera envisagé en lui-même et nous donnera sans doute l'impression de nous écarter de la problématique dans laquelle le terrorisme, actuellement, prend place. Nous acceptons cette critique. Néanmoins, même s'il nous réfère à une littérature propre, de pareils thèmes nous paraissent toucher un point crucial à partir duquel pourra mieux se comprendre ce que nous appellerons la "dimension" terroriste susceptible de se développer chez l'homme. Notre manière de travailler sera simple. Elle consiste à présenter et à commenter des notes de lecture. Elle n'aura donc d'autre prétention que de fournir des documents préparatoires à des travaux plus directement consacrés au terrorisme et à différents de ces aspects.

## I.- Le terrorisme comme utopie

Il nous paraît évident que le terrorisme participe à la pensée utopique de l'homme, et que même il se trouve directement lié à la réalisation de l'utopie et aux durcissements qui peuvent naître dans la manière même dont procède cette volonté de réalisation. Nous chercherons à donner les éléments qui nous permettent de le croire, et surtout, d'introduire à partir de là, une certaine cohérence dans les analyses que nous aurons ultérieurement à faire.

Dans cette partie consacrée à l'Utopie, nous suivrons le plan suivant :

- A.- Les différentes définitions de l'Utopie et les axes à partir desquels ces définitions s'organisent et deviennent opérationnelles. (Nos références se situeront principalement autour de Karl Mannheim).
- B.- L'Utopie dans la pensée marxiste, c'est-à-dire principalement la relation utopie-action.
- C.- Utopie et terrorisme dans la pensée religieuse, ou la relation utopie-valeur.

A.- Les définitions de l'Utopie et les différents axes à partir desquels ces définitions prennent sens(1).

Dans un premier temps, et avant de nous engager dans cette mise au point, il importerait d'écarter la définition du sens commun qui définit l'utopie ou l'utopique comme l'irréalisable, ou le peu sérieux (Utopique : qui tient de l'utopie, voir : chimérique, imaginaire, irréalisable) (Robert). Sur quoi repose cet usage commun : sur l'impossibilité ou sur le refus d'intégrer la dimension utopique, d'une manière même relative, dans la vie concrète, et d'ainsi modifier ou mettre en cause l'ordre existant qui caractérise cette vie concrète.

"Ce n'est pas un hasard si un observateur qui, consciemment ou inconsciemment, a pris position pour l'ordre social existant et prédominant, doit avoir une conception aussi large et imprécise de l'utopique : une conception qui brouille la distinction entre l'impossibilité de réalisation absolue et relative. A partir de cette position, il est pratiquement impossible de dépasser les limites du statu quo. Cette hésitation à dépasser le statu quo tend à considérer quelque chose qui n'est irréalisable que dans l'ordre donné, comme complètement irréalisable dans n'importe quel ordre, de sorte qu'en obscurcissant ces distinctions, on peut supprimer la validité des prétentions de l'utopie relative. En appelant utopique (cad. chimérique) tout ce qui s'étend au-delà de l'ordre existant actuel, on calme l'anxiété que pourrait faire naître des utopies relatives réalisables dans un autre ordre"

K. Mannheim, p.132(2)

- 
- (1) Cette prise en considération de l'utopie et de ses diverses significations, ainsi que les références faites à Mannheim et Bloch sont redevables d'un travail que poursuit actuellement Françoise Debuyt sur le thème "Utopies sociales en architecture : les villes linéaires telles qu'elles furent imaginées en U.R.S.S. (durant la période 1929-1930) et en Espagne à la fin du XIXe s. (T. Hogeschool, Delft).
- (2) Les citations de K. Mannheim sont tirées de l'ouvrage : Idéologie et utopie, Paris, Edit. M. Rivière, 1956.

Cela veut donc dire que cette définition du sens commun est en réalité de l'ordre de l'idéologie(1) et qu'elle nous oblige à poser les définitions de l'utopie en rapport plus direct avec ses possibilités de réalisation, et les efforts faits pour la mettre en oeuvre. Aussi, devient-il impossible de donner une définition simple de l'utopie. Plutôt que d'utopie, nous parlerons de dimension utopique, ou de pensée utopique dans lesquelles prennent place d'une manière, pourrions-nous dire déviée, la pensée ou la dimension terroristes. La solution que nous adopterons, dès lors, pour parvenir à des définitions auxquelles le terrorisme pourrait se raccrocher, sera de présenter trois axes à partir desquels cette réalité que constitue la dimension utopique puisse être abordée ou éclairée. Retenir trois axes est sans doute arbitraire, d'autant plus que les secteurs qu'ils nous permettent d'ordonner se recouvrent partiellement et qu'il en résulte un flou qu'il nous paraît difficile d'éviter. Ce n'en est pas moins la solution la plus économique(2).

---

(1) Pour Mannheim et dans la définition qu'il retient, une orientation en désaccord avec la réalité ne devient utopique "que lorsqu'en outre, elle tend à rompre les liens de l'ordre existant"(p.124). C'est à partir de là que l'auteur établit une distinction entre état d'esprit utopique et état d'esprit idéologique. "Il se fait, continue-t-il, que les représentants d'un ordre donné n'adoptèrent pas, dans tous les cas, une attitude hostile envers des orientations dépassant l'ordre existant. Ils ont plutôt visé à "contrôler" ces idées et ces intérêts dépassant la situation qui n'étaient pas réalisables dans les limites de l'ordre actuel, et, ainsi, à les rendre socialement impuissants, de telle sorte que ces idées fussent limitées à un monde au-delà de l'histoire et de la société, où elles ne pourraient affecter le statu quo social"(p.125). Dans ce cas, les idées dépassant l'ordre existant ne fonctionnent plus comme utopies, mais bien comme idéologies.

(2) Nous retrouvons les éléments qui constituent ces trois axes : Boudon et Bourricaud : Dictionnaire critique de la sociologie, rubrique Utopie, Paris, P.U.F., 1982, ainsi que dans Maffesoli M., Logique de la domination, Paris, P.U.F., 1976, chap.2, Histoire et utopie.

# 1.- Axe établissant une distinction entre contenu et fonction

a) Lorsque nous parlons de contenu, nous voulons dire que l'utopie nous réfère d'abord à un genre de littérature qui comporte essentiellement un contenu, c'est-à-dire la description d'un certain type de vie sociale tel qu'il est imaginé ou décrit par l'auteur.

"Le mot Utopie a été employé pour la première fois par Sir Thomas More en 1516, pour désigner une île lointaine sur laquelle existait, selon une fiction de l'esprit, une communauté idéale. Depuis, on a appelé Utopies toutes les oeuvres plus ou moins littéraires de toutes les époques où, sous forme de dialogue, nouvelle, roman, récit, est dépeinte l'organisation idéale d'une société ou d'un état libéré des imperfections humaines. Citons les utopies du XVIIème après celles de la Renaissance : la New Atlantis, de Bacon(1627), Civitas soli, de Campanella(1623), The Common Wealth of Oceana d'Harrington(1656)"(1).

Nous pourrions poursuivre ou compléter cette énumération en citant l'Abbaye de Thélème, de Rabelais , qui constitue une autre forme d'Utopie et qui comporte un contenu se rapprochant de celui que nous connaissons dans les carnivals , ou autres fêtes de ce genre - c'est-à-dire des parenthèses dans la vie sociale au cours desquelles tous les désirs peuvent s'exprimer. Ce dernier exemple nous indique que l'Utopie et son contenu ne nous réfère pas uniquement à des oeuvres de fiction mais aussi à des fictions concrétisées ou réalisées dans un cadre généralement réglementé au niveau temporel et au niveau spatial. Nous avons donc une grande variété de contenus s'organisant autour de la cité idéale ou correspondant à des modes de relations et d'expression que dans la vie réelle, il est impossible de réaliser ou de satisfaire.

---

(1) Kahn, P., Idéologie et sociologie de la connaissance dans l'oeuvre de K. Mannheim, Cahiers Intern.de sociol., vol.VIII, 1950.

b) D'autre part, l'Utopie a une fonction , ou elle exerce une fonction du fait même qu'elle traduit au niveau de l'imaginaire une certaine conception des rapports sociaux et du jeu des institutions. Elle constitue un récit ayant un but déterminé ou s'inscrivant dans une dynamique. Comme toujours, il importe de distinguer les fonctions intentionnelles c'est-à-dire celles qui répondent d'une manière plus ou moins explicite aux intentions que poursuit l'auteur de l'Utopie en la proposant et en la rendant publique. A ce niveau, elle présente à la fois une fonction pédagogique et une fonction critique. Dans la première alternative, on pourrait la considérer comme l'équivalent d'une leçon de choses, ou pour utiliser un langage moins scolaire, comme une simulation. Lalande parle à ce propos de "méthode utopique". Il s'agit, dit-il, du "procédé qui consiste à représenter un état de choses fictif d'une manière concrète, soit afin de juger des conséquences qu'il implique, soit afin de montrer combien ces conséquences seraient avantageuses"(1). Une partie de la littérature utopique remplit effectivement cette fonction. Une autre s'y superpose presque naturellement : une fonction critique face à l'état d'imperfection de la société et dont l'objectif plus ou moins explicite est la mise en cause de cet état d'imperfection. Une telle perspective est susceptible de prendre place dans le processus de transformation des sociétés. En se référant à l'auteur anarchiste Landauer, Mannheim souligne que l'utopie constitue une oeuvre de sagesse qui donne à l'ordre établi un caractère relatif de telle sorte, pourrait-on dire, que "la route de l'histoire mène d'une "topie"(2) par-delà une utopie à une autre "topie"(3).

---

(1) Kahn, P., op.cit., p.152.

(2) Terme utilisé par Landauer et qui signifie "l'ordre existant actuel" par opposition à l'ordre à venir(v.Mannheim, op.cit., p.132).

(3) Mannheim,K., op.cit., p.133.

D'une part, dès lors, fonctions intentionnelles, mais d'autre part, également fonction objective qui dépasse les intentions de l'auteur pour s'inscrire dans le jeu des facteurs qui interviennent effectivement dans le fonctionnement des institutions sociales, leur maintien, leur mise en cause, leur transformation. Le jeu de cette fonction objective pourrait jouer dans des sens divers, mais la manière la plus facile de le montrer serait de reprendre la définition du sens commun et rappeler comment elle est utilisée par l'ordre social ou l'idéologie en place pour canaliser les insatisfactions sociales et les détourner vers des modes de réalisation de soi qui se situeraient au niveau imaginaire ou symbolique. Elle servirait d'exutoire, tout comme le carnaval sert d'exutoire aux tensions qu'il importe de maintenir dans le cadre des exigences de la vie quotidienne. Dans ce type d'analyse, l'utopie doit se comprendre comme ayant objectivement une fonction par rapport à l'idéologie dominante : celle de faire respecter l'ordre social en réorientant les critiques vécues à son égard vers des satisfactions compensatoires. Cette fonction n'est pas explicitement voulue, mais elle s'inscrit objectivement dans une forme de régulation aboutissant à maintenir l'ordre social en place. Ceci constitue une illustration. Nous pourrions en avoir d'autres. A ce niveau, nous nous heurtons néanmoins à un problème de vocabulaire : en opposition au sens commun, un auteur comme Mannheim ne parlerait plus dans ce cas d'utopie. Un état d'esprit n'est utopique, dit-il, que lorsqu'il est en désaccord avec l'état de réalité dans lequel il se produit et qu'en plus, le sujet cherche à réaliser concrètement cette utopie même s'il le fait d'une manière relative. Cet effort de réalisation sociale est ce qui la différencie de l'idéologie.

Il y aurait donc, pour Mannheim, deux catégories d'idées qui "dépassent la situation" : les idéologies et les utopies.



Reprenons son texte : "les idéologies sont les idées 'situationnellement transcendantes' qui ne réussissent jamais de facto à réaliser leur contenu. Bien qu'elles deviennent souvent les motifs bien intentionnés de la conduite subjective de l'individu, quand elles sont réellement incarnées dans la pratique, leurs significations sont très fréquemment déformées. En d'autres termes, la conduite idéologiquement déterminée reste toujours au-dessous de sa signification intentionnelle"(p.128-129).

C'est dans ce sens que nous parlerons d'une logique objective, c'est-à-dire de celle qui caractérise le poids des institutions liées à l'ordre établi et qui finalement récupère, ou tend à récupérer toute volonté de changement. Le texte de Mannheim nous fait voir assez clairement la manière dont se différencient fonction intentionnelle et fonction objective, et la manière dont prend place, à l'intérieur de cette différenciation, le concept d'idéologie. En plus, un tel texte a l'avantage de donner au terme d'utopie un sens précis que nous aurons à revoir, car il pose problème pour le moins au niveau des définitions.

Ceci constitue donc un premier axe d'analyse, autour duquel un ensemble de premières définitions pourraient prendre place : l'Utopie comme récit ou comme narration, ou alors, l'Utopie comme objectif poursuivi.

## 2.- Axe 2.- L'utopie comme saut dans l'imaginaire. Les diverses orientations dans lesquelles cet imaginaire se structure.

Cet intitulé est manifestement ambigu. Il ne s'agit pas de parler ou de mettre l'accent sur les différences de contenu qui résulteraient de ces diverses orientations, mais bien de montrer que celles-ci comportent des dynamiques propres, ou des matières propres de structurer les manières

de réaliser les désirs. Bourdon et Bourricaud proposent diverses orientations.

Nous en distinguerons deux : la première viserait à une réorganisation des relations à partir d'un état primordial qui traduirait tantôt un retour à une situation originaire d'avant tout conflit, ou encore, un retour à l'ordre rationnel, la raison constituant l'ordre naturel des choses ou encore, un abandon à la réalisation du désir hic et nunc, le désir étant vécu également comme dimension originaire qui à un moment donné s'impose. Par contre, la deuxième orientation verrait le dynamisme des utopies centré sur le rappel et la défense d'une ou de valeurs, et constitueraient ce que les auteurs appellent des utopies éthiques.

a.- Dans une première orientation, l'utopie traduirait le désir d'un retour à la nature des choses, ou à un état d'avant la faute c'est-à-dire, (et ici les auteurs font allusion au jeune Marx) "l'avènement d'un état social où toutes les contradictions ayant été résolues, se trouverait réalisé sans entraves notre désir d'être pleinement nous-même".

Sans doute, Bourdon et Bourricaud opèrent-ils une réduction lorsqu'ils situent cette perspective utopique en référence uniquement à un passé : celui de l'homme naturel, vivant sans contradiction et participant à un ordre perdu des choses qui paraît en totale contradiction avec la manière dont la société s'est constituée.

Deux remarques seraient à faire. Si, d'abord, nous reprenons les termes de Mannheim, cette référence à l'homme naturel dans la pensée utopique, n'a de sens que dans la mesure où elle nous fait découvrir un passé reconstruit par le désir et qui, à un moment donné de l'histoire, devient un élément actif exerçant une influence transformatrice de la réalité existante.

Et ensuite, deuxième remarque, la forme selon laquelle cette utopie d'un retour à l'homme naturel s'élabore au niveau de l'imaginaire porte forcément la marque des idées et des désirs que véhicule une catégorie sociale donnée, et qui, au cours du développement historique, joue un rôle moteur.

C'est uniquement parce qu'il existe une étroite corrélation entre les différentes formes d'utopies et les couches sociales qui transformèrent l'ordre existant, que les changements dans les idées utopiques modernes sont un thème d'investigation sociologique... En d'autres termes, la clef de l'intelligibilité des utopies est la situation structurelle de cette couche sociale qui, à un moment quelconque, les adopte" (Mannheim, p.149).

C'est à partir de cette idée qu'il importe de comprendre la classification des utopies que donne Mannheim. Dans son esprit, elles nous référerait à des types idéaux (au sens de Max Weber) qui s'expriment dans certaines conditions historiques, mais trouvent un élément latent dans les dispositions humaines.

Lorsque nous parlons de type idéal, il s'agit "Certaines formes ou stades de la mentalité utopique, qui font penser à des structures concrètes, apparentes, de mentalités telles qu'on les trouve chez des êtres humains vivants, individuels" (p.152). "En chaque individu concret, singulier, ce qui agit, ce sont plutôt certains éléments d'un certain type de structure mentale souvent mélangés à d'autres types" (p.153).

C'est ainsi qu'il importerait de comprendre un premier type de pensée utopique, le millénarisme, c'est-à-dire ces flambées d'utopies en action qui apparurent dans l'incertitude de l'an mil, ou plus tard, dans les périodes troubles du bas moyen-âge où l'on assista à une "spiritualisation" de la politique dans le chef des classes paysannes misérables (guerre des paysans) qui réclamaient une révolution sociale complète. Cette révolution, écrit Mannheim, apparaît comme une valeur en soi; non comme un moyen indispensable pour un but rationnellement fixé, mais comme le seul principe créateur du présent immédiat, comme la réalisation ardemment espérée de ses aspirations en ce monde"(p.163). Avoir tout, hic et nunc, en dehors de l'histoire.

Mannheim cite à ce propos Bakounine : "le plaisir de détruire est un plaisir créateur... Je ne crois pas aux constitutions ou aux lois. La meilleure constitution me laisserait insatisfait. Nous avons besoin de quelque chose de différent : de la tempête, de la vitalité et un monde nouveau, sans loi et par conséquent libre"(p.163-164).

L'intérêt de cette analyse est qu'une telle forme d'utopie, ou plus exactement de mentalité utopique (le chiliasme orgiastique des anabaptistes) constitue pour Mannheim un type idéal, qui s'est exprimé dans certaines conditions historiques mais représente un élément latent qu'il retrouve entre autres chez un anarchiste comme Bakounine.

Un deuxième type de mentalité utopique décrit par Mannheim et dans lequel nous retrouvons également un retour à l'homme et à l'ordre naturels est une mentalité que domine l'idée humanitaire libérale : il importe d'opposer à

la "réalité mauvaise" la conception rationnelle perçue et vécue comme "correcte". Dans cette perspective, nous trouvons chez Fourier ou chez son collaborateur V. Considérant, polytechnicien et ingénieur du Génie, une description exemplaire : référence constante à l'homme naturel et nécessité d'une remise en ordre rationnelle des activités humaines à travers les utopies réalisées que constituaient les phalanstères. Ces nouvelles formes sociétaires permettaient de dépasser "les formes sociales fausses, discordantes avec la nature de l'homme" (1).

"(Dans ces formes sociales fausses), les passions et les attractions ne sont plus utilisées, elles sont hors d'emploi; et comme il n'y a pas d'unité d'action sociale, elles sont en lutte dans mille actions sociales fausses et discordantes. Il y a lutte des passions dans l'individu, guerre des individus, guerre des nations. C'est le chaos. L'homme souffre.- Et les philosophes, et les législateurs et les prêtres, moralisent, lient, compriment, effraient et moralisent encore, et compriment encore, et lient encore, et effraient encore, et damnent la nature de l'homme, et damnent ses passions, et damnent ses attractions; ils disent que c'est Satan qui les a faites. Comme si Satan était le Créateur de l'homme" (p.14).

---

(1) Considérant , V. Description du phalanstère et considérations sur l'architectonique (1934), Rééd. G. Durier, 1979, p.14.

"Les relations sociétaires imposent à l'architecture des conditions autres que celles de la vie civilisée... Nous voici planant sur une campagne phalanstérienne; regardons : Ah, ce n'est plus la confusion de toute chose; l'odieux pêle-mêle de la ville et de la bourgade civilisée; l'incohérent agglomérat de tous les éléments de la vie civile, de la vie agricole, de la vie industrielle; la juxtaposition monstrueuse et désordonnée des habitacles de l'homme et des animaux, des fabriques, des écuries, des étables; la promiscuité des choses, des gens, des bêtes et constructions de toutes espèces... Le Verbe de la Création a retenti sur le Chaos; et l'Ordre s'est fait". (Considérant, p.58-59).

Utopie qui constitue effectivement un retour à l'homme et à un ordre naturel qui néanmoins prend place dans un ordre plus essentiel qui est l'ordre de la raison. "Le socialisme est (pour les utopistes) l'expression de la vérité, de la raison et de la justice absolues et n'a besoin que d'être découvert pour conquérir le monde par son propre pouvoir"(1). Cette dernière critique soulèvera d'autres problèmes et justifiera le dernier axe que nous aurons à décrire après avoir précisé les autres orientations.

b) - Une deuxième orientation nous réfère à ce que Bourdon et Bourricaud appellent des utopies éthiques, c'est-à-dire des utopies qui investissent à ce point certaines valeurs que tout se trouve subordonné à ces valeurs et où la réalisation de celles-ci deviennent de véritables impératifs de droit. Ce qui se trouve ici en cause,

---

(1) Critique faite par Engels et citée par Mannheim, op.cit., p.197.

concerne donc la valeur, son ambiguïté, et son utilisation dans la création d'un nouveau type de société.

"Cette facilité avec laquelle une référence peut être faite à ce qui est vécu comme valeur nous paraît recouvrir une difficulté que l'on peut considérer comme majeure : c'est son caractère fonctionnel toujours possible, ou son utilisation pour faire valoir sa cause dans le cadre d'un rapport de force et qui met la notion de valeur au service de la défense ou des volontés d'expression du moi( au niveau individuel), ou au service d'une stratégie sociale(si on se situe au niveau du groupe). En d'autres termes, une valeur ne naît pas ou ne se constitue pas dans un vide social ni dans un vide pulsionnel : elle se trouve immédiatement "branchée" sur ces mouvements d'affirmation et de défense et occupe de ce fait un statut particulier : celui d'instrument la transformant en moyen par lequel une certaine politique s'affirme( le terme de politique étant entendu dans un sens large qui implique la manière dont à la fois s'organisent les réactions individuelles et les réactions groupales), et par le fait même, s'acquiert une maîtrise sur l'autre"(1).

Une telle orientation (et on le comprendra) suit deux lignes possibles : - l'une que nous pourrions appeler terroriste en ce sens que l'impératif de la valeur est telle qu'elle est imposée à tous. On pourrait dire, dans ce sens, que la valeur porte en elle une puissance d'aveuglement qui, au nom même de celle-ci, amène le sujet à dépasser ses propres droits.

---

(1) Debuyst Chr., Modèle éthologique et criminologie, Mardaga, Liège, 1985, ch. V, Les règles morales et l'ambiguïté d'une référence aux valeurs, p.158-59.

"D'une manière plus précise, la valeur constitue d'une part un moteur déterminant et soutenant l'action; mais d'autre part, elle introduit une perspective réduisant presque fatalement le champ de vision à ce qui s'ordonne à partir d'elle et en même temps, donne à celui qui agit force et justification. Dès lors, le fait de se laisser entraîner dans cette perspective risque d'avoir pour conséquence de ne plus permettre au sujet de percevoir et de tenir compte des signes révélateurs de la perspective de l'autre(ou de l'adversaire), de sorte que sa réaction a toutes les chances de tomber dans la démesure"(1).

- L'autre ligne possible est celle que les auteurs appellent acosmique, et qui se caractérise par un retrait du monde, c'est-à-dire, une manière de réaliser l'utopie "varorielle" à un niveau individuel par le retrait du monde (mouvement monacal, érémitique, etc.). Dans ce cas, la valeur peut également être vécue d'une manière absolue et l'utopie réalisée, mais au niveau individuel et dans une attitude d'ensemble de retraitisme.

### 3.- Troisième axe : la distinction entre utopies abstraites et utopies concrètes

Cette distinction pose le problème du passage de l'utopie à la réalité, ainsi que des moyens par lesquels ce passage se fait. Il ne s'agit donc pas simplement de distinguer les utopies qui sont restées livresques de celles qui ont quitté le domaine de l'imaginaire. Il s'agit également de savoir dans quelle mesure une utopie réalisée n'est pas le résultat du plaquage d'un modèle abstrait sur cette réalité

---

(1) Debuyst, Chr., op.cit., p.160.



sans rapport avec ce que celle-ci est effectivement. En d'autres termes, pour reprendre l'expression de F. Bloch : "c'est le donné qui doit se plier à l'Idée"(1) Dans cette mesure, les utopies sociales du genre des phalanstères de Fourier ou de Considérant constituent des utopies abstraites. Les utopies concrètes seraient celles dont la force anticipatrice a transformé l'ordre historico-existant à partir d'une analyse des conditions présentes et des possibilités de transformations que comportaient ces conditions.

"Penser veut dire franchir. Mais sans passer outre à ce qui existe, sans vouloir l'ignorer. Ni dans sa détresse, ni surtout dans le mouvement qui permet d'en sortir. Ni dans les causes de la détresse ni surtout dans l'ébauche du changement qui y mûrit. C'est pourquoi le dépassement réel ne s'égare jamais dans un Devant-nous inconsistent, il ne se perd pas dans les rêveries exaltées et les représentations abstraites; le Nouveau tel qu'il le conçoit est médiatisé avec ce qui existe et ce qui est en mouvement, aussi puissante que doive être, d'autre part, la volonté de l'atteindre pour le faire éclore"(Bloch, tome 1, p.10).

Cette distinction entre utopies abstraites et utopies concrètes, plus complexe qu'il n'y paraît, nous bolige à revoir les analyses de Mannheim. Nous le ferons d'une manière schématique, car cet examen vise à introduire la partie consacrée à relever quelques points de repère dans la pensée marxiste plus directement en rapport avec le terrorisme.

#### 1.- De l'Utopie à la réalité : quelques considérations faites à partir de la pensée de Mannheim

Si nous voulons résumer la pensée de Mannheim,

---

(1) Bloch E., Le principe Espérance, Edit.Gallimard, Paris, 1976(écrit de 1938 à 1959), Tome 2, p.163.

nous retiendrons les points suivants :

a) Pour qu'il y ait "utopie", deux conditions sont nécessaires : un désaccord avec l'état de réalité dans lequel l'utopie se produit, et d'autre part, une tendance à ébranler, partiellement ou totalement, l'ordre des choses qui règne à ce moment (p.124).

D'autre part, pour que des idées fonctionnent comme utopies, c'est-à-dire aient tendance à ébranler l'ordre des choses, il faut qu'elles soient "organiquement et harmonieusement intégrées dans la pensée caractéristique de la période" (p.134).

"La relation entre l'utopie et l'ordre existant se trouve dans une relation dialectique. On entend par là que toute époque permet la naissance (dans des groupes sociaux différemment situés) de ces idées et valeurs dans lesquelles sont contenues, sous forme condensée, les tendances non réalisées et non accomplies qui représentent les besoins de chaque époque. Ces éléments intellectuels deviennent alors le matériel explosif qui reculera les limites de l'ordre existant. L'ordre existant fait naître des utopies qui, à leur tour, brisent les liens de l'ordre existant, en lui donnant la liberté de se développer dans la direction du prochain ordre d'existence" (p.135).

b) Dans la mesure où les vues utopiques sont reléguées dans l'irréalisable, elles deviennent, dans la terminologie de Mannheim, de l'idéologie, ou sont utilisées sous une forme de pensée idéologiquement congruente avec l'ordre existant. Qu'est-ce qui empêchera cette réalisation : depuis le jeu de la logique objective liée aux structures sociales qui rend inopérantes les logiques intentionnelles (v. supra, les fonctions de l'utopie)

jusqu'à la mauvaise foi et la tromperie qui dissimule l'écart et utilise de cette manière les idées pour maintenir et renforcer l'ordre existant.

Dès lors, on pourra dire que les utopies "ne seront pas des idéologies dans la mesure et jusqu'au point où elles réussissent, par une activité contraire, à transformer la réalité historique existante en une autre mieux en accord avec leurs propres conceptions"(p.130).

Dans un sens restreint, Mannheim considère donc que ne participent à la pensée utopique que les espoirs qui parviennent en tout ou en partie, à se concrétiser. Il donne au terme d'utopie une définition (pour ne pas dire une fonction) dynamique. Si ces espoirs ne se maintiennent qu'au niveau de l'imaginaire ou sur le mode optatif, ils ne quittent pas le domaine de l'idéologie, c'est-à-dire un mode de pensée qui renforce l'ordre existant.

Ce qu'il nous paraît important de relever, comme le fait d'ailleurs Mannheim, c'est que dans ce partage utopie/idéologie, tout dépendra du point de vue de celui qui donne la définition.

"Il est clair que les couches sociales qui représentent l'ordre intellectuel et social dominant, sentiront comme réalité cette structure de rapports dont elles sont porteuses. ... Elles désigneront comme utopiques (c'est-à-dire irréalisables) toutes les conditions d'existence qui, de leur point de vue, ne peuvent en principe jamais se réaliser.... Tandis que les groupes poussés dans l'opposition à l'ordre présent s'orienteront vers les premiers trisaillements de l'ordre social auxquels ils aspirent et qui est en train de se réaliser grâce à eux..."(p.130).

Dans la première éventualité, la manière même de définir l'utopie sous cette forme d'irréalisable, est de l'ordre de l'idéologie, définition négative tandis que dans la deuxième éventualité, c'est effectivement de la dimension utopique de l'homme qu'il s'agit c'est-à-dire d'un espoir qui tend et cherche à se réaliser.

c) Un dernier point porte sur la différence qu'introduit Mannheim entre l'utopique absolu et l'utopique relatif (p.134). C'est-à-dire que la réalisation utopique peut fort bien se situer dans un domaine limité de l'ordre existant sans nécessairement viser à une modification de celui-ci dans sa totalité. Se posera sans doute le problème de la validité ou de la viabilité de cette transformation. Mais dans la pensée de Mannheim, ce qui importe est qu'ait lieu dans un domaine déterminé, une réalisation effective de la pensée utopique. Ainsi, le phalenstère est une concrétisation de la pensée utopique du fait même qu'elle se soit réalisée. Cette distinction entre l'utopique absolu/l'utopique relatif ne recouvre pas celle de Bloch entre utopie abstraite et utopie concrète. De même, comme nous le verrons, elle se heurtera à la pensée marxiste telle que celle-ci s'est trouvée engagée dans la logique révolutionnaire.

## 2.- Passage de l'utopie à la réalité. La perspective de Bloch.

A ce niveau de l'exposé, il ne nous paraît pas nécessaire de développer les perspectives de Bloch, mais seulement d'indiquer le plus clairement possible

la différence qu'il établit entre utopie abstraite et utopie concrète. Le plus simple nous paraît être de nous référer à un texte de l'auteur qui nous l'indique d'une manière précise.

Les utopistes abstraits : faiblesse et valeur  
des utopies rationnelles(1)

Du fond du coeur les utopistes ont maudit l'iniquité, voulu la justice et, en tant qu'utopistes abstraits, ont élaboré dans leur tête les plans d'un monde meilleur; c'est encore du fond du coeur qu'ils espéraient allumer la volonté de le réaliser... Dans tous les cas, il était fait appel à l'équité et à la raison. Ce n'est que vers 1848 que commença à se généraliser un point de vue que Herwegh exprima de la façon suivante : "Seul l'éclair qui les foudroie peut illuminer les maîtres." Mais tout comme il fallait persuader les entrepreneurs de se laisser changer en leur contraire, il fallait également transformer tout le reste de la réalité, la société dans son ensemble, de façon immédiate, en société diamétralement opposée, comme s'il s'agissait d'une envoûtement qui pouvait être rompu d'un seul coup. Bien que quelques utopistes comme Fourier et Saint-Simon eussent étudié certaines médiations historiques et eu l'intuition des tendances existantes, ce sont encore, malgré tout, des considérations d'ordre essentiellement privé et abstrait aboutissant à l'élucubration d'un Etat indépendant de l'Histoire et du présent(débarrassé des "impuretés du présent") qui l'emportent. Fourier, le seul dialecticien de la série, est encore celui qui s'est le plus préoccupé de tendances réelles; et pourtant chez lui aussi, il s'agit plus de décret que de connaissance, d'utopie abstraite que d'utopie concrète. Chez les utopistes abstraits, la lanterne onirique lui dans un espace vide, et c'est le Donné qui doit se plier

---

(1) Bloch, E., op.cit., Tome 2, p.162 et s.

à l'Idée. C'est donc sans tenir compte de l'Histoire et de la dialectique que les images-souhaits constructives, abstraites et statiques, furent accolées à une réalité qui ne savait rien d'elles ou très peu. Cette faiblesse n'est que très rarement imputable à la personnalité propre des utopistes; il est plus juste de dire que si l'idée ne venait pas à la réalité, c'est parce que la réalité d'alors ne venait pas à l'idée. L'industrie n'était pas encore développée, le prolétariat n'était pas mûr, la nouvelle société était à peine perceptible dans l'ancienne. A ce propos, Marx fait remarquer dans la Misère de la Philosophie (sans doute dirigée uniquement comme Proudhon, mais valant pour tous les utopistes de l'ancienne génération) : "Aussi longtemps que le prolétariat ne sera pas suffisamment développé pour se constituer en classe, et donc aussi longtemps que la lutte du prolétariat n'aura pas un caractère politique, aussi longtemps que les forces productives ne seront pas encore suffisamment développées dans le giron de la bourgeoisie elle-même, au point de laisser transparaître les conditions matérielles qui sont nécessaires à la délivrance du prolétariat et à la formation d'une société nouvelle, ces théoriciens ne seront jamais que des utopistes qui, pour remédier aux besoins de la classe opprimée, élaborent des systèmes et sont en quête d'une science régénératrice. Mais au fur et à mesure que l'Histoire progresse et que, parallèlement, la lutte du prolétariat se dessine plus clairement, ils sont de moins en moins contraints de chercher la science dans leur tête; ils n'ont qu'à se rendre compte de ce qui se joue sous leurs yeux, et se changer en organe de ce qu'ils voient. Tant qu'ils cherchent la science et ne créent que des systèmes, ils ne voient dans la misère que la misère, sans y découvrir le côté révolutionnaire qui renversera la vieille société. C'est à partir de ce moment que la science deviendra produit conscient du mouvement historique, et qu'elle cessera d'être doctrinaire pour devenir révolutionnaire". Doctrinaires, les vieilles utopies l'étaient, parce qu'elles avaient lié leur nature, au demeurant si imaginative et pleine de fantaisie, au style de pensée rationaliste de la bourgeoisie"....

Les utopistes concrets : les analyses objectives de la situation concrète , leur nécessité mais leur danger d'enclorre la dimension utopique.

Ce qui n'empêche tous ces rêveurs ont une classe que personne ne peut leur dénier. Incontestable est déjà leur seule volonté de transformation, et malgré leur vision abstraite, ils ne sont jamais uniquement contemplatifs. C'est ce qui distingue les utopistes de leurs contemporains, les économistes politiques, même des plus critiques d'entre eux (auxquels ils sont si souvent inférieurs sur le plan de la connaissance et de la recherche). Fourier dit à juste titre que les économistes (tels ses contemporains Sismondi et Ricardo) se sont contentés de jeter la lumière sur le chaos, alors que lui veut trouver le moyen d'en sortir. Cette volonté de pratique n'eut cependant presque jamais l'occasion de percer; en raison du manque de contacts avec le prolétariat, et aussi de l'insuffisance de l'analyse des tendances objectives à l'oeuvre dans la société existante. Toutefois, il ne faut pas oublier non plus que la prise en considération accrue de ces tendances peut aussi, lorsqu'elle est mécaniquement accrue, lorsqu'elle passe à l'économisme, affaiblir bien plus encore la volonté de pratique. Et elle peut l'affaiblir plus profondément que ne le fait l'utopie abstraite, elle peut faire que le socialiste (ou pour être plus exact : le social-démocrate), personnage entièrement étranger à l'utopie, devienne un esclave des tendances objectives. L'idolâtrie objectiviste du possible objectif attend alors, paisiblement, que les conditions économiques devant conduire au socialisme aient en quelque sorte atteint leur pleine maturité. Mais elles ne sont jamais totalement mûres ou parfaites au point de ne pas avoir besoin de la volonté d'action ni du rêve anticipant dans le facteur subjectif de cette volonté. Lénine, comme on le sait, n'a pas attendu que les conditions eussent délivré partout en Russie l'autorisation de passer au socialisme à l'époque confortablement éloignée des arrières-petits-enfants : Lénine a devancé les conditions, bien plus : il a contribué à leur maturation en fixant des objectifs devançant le Donné et de nature concrètement anticipante, qui eux aussi sont un facteur de maturité.

Les textes d'E.Bloch, à travers lesquels s'exprime la pensée marxiste, rejoignent ceux de Mannheim sur cette nécessité d'inscrire la réalisation des utopies(ou d'un monde meilleur à venir) dans un contexte social rendu sensible à la possibilité - et à la nécessité - d'une transformation. Néanmoins, Mannheim conçoit explicitement la possibilité de réalisation d'utopies relatives, qui s'inscriraient dès lors dans des zones particulières et limitées de la réalité sociale. Il considère même comme capitale qu'une telle possibilité soit maintenue dans la logique d'une transformation, que cette logique dès lors ne soit pas nécessairement "totalitaire". S'il le perçoit comme capital, c'est parce qu'en effet la critique marxiste(ou anarchiste) ne bénéficie pas d'un statut particulier. Elle est également génératrice d'idéologie et recèle aussi fatalement une tendance à la simplification dichotomisante.

"En mettant l'accent sur la valeur de l'utopie et de la révolution, on efface toute possibilité de noter une tendance évolutive quelconque dans le domaine historique et institutionnel"... Ce point de vue unilatéral sur le monde et sur la structure conceptuelle est trop évident pour qu'il soit besoin de plus amples développements. Son mérite, toutefois, est qu'en opposition avec l'opinion "conservatrice" qui parle en faveur de l'ordre établi, il empêche l'ordre existant de devenir absolu, en ce qu'il l'envisage comme une des "topies" possibles d'où émaneront ces éléments utopiques qui, à leur tour, saperont l'ordre existant. Il est donc clair que pour trouver la conception correcte de l'utopie ou, plus modestement, celle qui est la plus adéquate à notre stade de pensée actuel, on doit employer l'analyse basée sur la sociologie de la connaissance, afin de dresser les unes contre les autres, ces positions unilatérales individuelles et de les éliminer"(pp.133-34).

Ce dernier texte serait à commenter, car il met l'accent sur tout ce qui, virtuellement, pourrait être à l'origine d'un durcissement des positions. Il nous



paraît cependant peu indiqué de le faire ici, car dans l'analyse des définitions à laquelle nous avons réservé ce paragraphe, le problème consistait à différencier utopie abstraite/utopie concrète et de voir de quelle manière la notion d'utopie relative de Mannheim venait s'inscrire dans cette opposition.

### CONCLUSIONS

A ce niveau du premier point de la première partie, ces conclusions seront brèves. Dans cette géographie que nous venons de tracer, on voit nettement les lieux où les tensions pourraient naître à l'intérieur de la dimension utopique de l'homme :

- comme moment ou comme déviation de la dialectique susceptible de s'établir entre "réalisation utopique relative"/récupération idéologique : "réaction utopique totale", du fait même d'un engrenage de la terreur mettant aux prises minorités agissantes et "masses amorphes" (v.B. Relation utopie-action, particulièrement à travers l'ouvrage de Trotski : terrorisme et révolution).
- Dans les utopies s'organisant autour d'une valeur, que ce soit la race, la religion ou éventuellement d'autres valeurs, l'imposition d'une manière de vivre, de penser, d'agir qui deviennent prioritaires et qui, pour pouvoir exister dans leur absolu, se traduiront à la fois par la prise de parole et par la prise de pouvoir.

Ces deux points seront envisagés dans les paragraphes suivants.